

Sa puissance d'accueil

PAR PAUL FRAISSE

Un être nouveau entre dans le champ
immédiat de ma vie et tout est remis en ques-
tion par cette seule présence.

(*Traité du caractère.*)

*J'*AI éprouvé la disparition d'Emmanuel Mounier comme une perte personnelle. Sous mille formes amis et lecteurs ont exprimé la même émotion, découvrant qu'Emmanuel Mounier occupait une place essentielle dans leur vie, et sans toujours pressentir que Mounier avait conquis cette place par une incroyable puissance d'accueil.

Je voudrais saisir cette puissance dans son surgissement, étant l'un de ceux qui ont pu ou plutôt qui ont voulu un jour aborder Mounier. Il suffisait en effet de le vouloir, de ne pas s'arrêter à une timidité ou aux conventions qui régissent les relations de l'homme connu et de son public. Mounier était et se voulait simplement un homme parmi les hommes. Jamais il ne s'est dérobé à une lettre, à une demande de rendez-vous, à une rencontre, pourvu que cet appel ne fût pas la vaine formule d'un snob, d'un chasseur d'autographes, ou d'un bavard incontinent, mais l'attente d'un homme qui croyait avoir quelque chose à dire ou à demander. Du même coup ceux qui ont rencontré *personnellement* Mounier sont innombrables ; ce fut dans l'un ou l'autre des bureaux d'*Esprit*, la rue des Saints-Pères aux premiers jours, le faubourg Saint-Denis avant la guerre, la rue Jacob, où malgré le label obligatoire à la première page de la revue : « Le directeur ne reçoit que sur rendez-vous », Mounier a passé de longs après-midis, porte ouverte, accueillant collaborateurs, lecteurs, et aussi les pauvres types et les inévitables raseurs. Il se plaignait parfois de n'avoir jamais pu trouver une secrétaire qui sût défendre sa porte, mais

PUISSANCE D'ACCUEIL

quelle secrétaire aurait osé interdire une porte qu'il aurait ouverte lui-même, craignant trop de se refuser à quiconque ? Ce fut aussi au cours de ces « congrès d'*Esprit* » qui n'avaient de congrès que le nom, mais qui permettaient des entretiens prolongés de Mounier avec ceux qui éprouvaient le besoin de confronter leurs exigences à d'autres exigences. Ils y trouvaient certes des réunions, de longs exposés, de pittoresques discussions, mais surtout la présence de Mounier, les conversations avec lui à deux, trois ou quatre, le long d'une allée ou sur un coin de pelouse. Et il y eut encore ces voyages où pendant vingt ans il est allé inlassablement à la découverte de nouvelles réalités humaines. Il les préparait avec un très grand soin. Autour des conférences, itinéraire et emploi du temps étaient organisés pour lui permettre de retrouver le plus grand nombre d'amis, de découvrir les visages de correspondants purement épistolaires jusque-là, de mieux connaître ces petits groupes qui sont les relais d'*Esprit* à travers le monde. Accueilli à la gare par l'un d'eux, partageant un repas amical dans quelque restaurant d'étudiants ou d'employés, il trouvait encore le temps, la nuit après une conférence ou une réunion, ou le matin avant un nouveau départ, d'avoir un long colloque avec quelque vieil ami ou avec celui qui allait le devenir, situé désormais dans sa carte amicale de France, d'Europe ou d'Afrique. Que de rencontres, enfin, chez lui à son foyer, à Bruxelles, à Lyon, à Dieulefit, à Paris et puis à Châtenay...

Chaque fois Mounier écoutait, en vous regardant calmement de ses grands yeux bleus. Vos difficultés, il les avait partagées ; il savait les éclairer mais il se défendait de les simplifier. Il encourageait la recherche d'authenticité en l'entourant d'une atmosphère de confiance et de sérénité, et vous le quittiez, sentant que vous étiez devenu une présence dans sa vie comme il devenait présence en vous.

Quel était le secret de cette générosité ? S'expliquerait-elle par sa constitution caractérielle ? La meilleure réponse ne peut être donnée que par Mounier lui-même.

En relisant le *Traité du caractère*, j'y ai cherché et trouvé son portrait. A côté des pages de description, des pages de synthèse, il y a des moments où toute réminiscence, tout modèle s'efface et où Mounier, presque inconsciemment, parle de lui-même, de son caractère et de sa vocation. La grande leçon de son livre, son introduction et sa conclusion — « le caractère n'est pas un fait, il est un acte¹ » — c'est d'abord à son expé-

1. Toutes les citations sans référence sont empruntées au *Traité du caractère*.

PAUL FRAISSE

rience vécue qu'il l'emprunte, et s'il décrit avec précision des constitutions caractérielles de base, nous n'arrivons pas vraiment à le classer dans l'une ou l'autre. Emotif-actif, il devait sans doute à la nature « une cordialité facile et serviable », son optimisme, son infatigabilité, cette gaieté qui « déride même le malheur », sa puissance d'affirmation et ses qualités de chef ; mais il est vrai aussi que son émotivité n'était ni explosive, ni désordonnée, et qu'elle était maîtrisée au point de laisser croire à quelques-uns que Mounier était un froid doctrinaire. Comme il se livrait toujours plus dans ses écrits que dans ses paroles, il suffisait, pour percevoir la qualité de son émotion, de se laisser gagner à la vibration contenue de son style ou parfois à des indignations et à des colères qui vous saisissaient sans vous abaisser.

Était-il, par ailleurs, « primaire » ou « secondaire », selon les perspectives caractérielles qu'il avait adoptées ? Primaire par une « prompte appréhension et une utilisation instantanée des impressions extérieures », par « le besoin d'actualité », par la promptitude des sentiments, l'audace, l'absence de prévoyance calculatrice, sans être cependant superficiel, infidèle, incapable d'effort soutenu ; secondaire par la persévérance et la solidité, mais non la rigidité, par le sens de la continuité, mais sans les scléroses de l'habitude, — il échappe tellement à cette classification qu'il a mis en doute la classification elle-même : au lieu de « secondarité » il préfère parler de « persévération ou d'inertie psychique » ; et au lieu de « primarité », de « rebondissement ». Sans aucun doute, Mounier est un rebondissant. Et ce trait qu'il suggère nous découvre profondément son caractère et les ressorts même de son amitié pour les hommes. Son accueil toujours neuf est le fruit de son émerveillement toujours renouvelé « pour ce monde dont la texture est promesse et surabondance ». Il est d'abord attentif aux commencements et aux recommencements. Si dans le symbolisme des saisons il est surtout sensible au printemps, dans les âges de la vie il est en consonance avec la jeunesse. Il a créé sa revue avec des jeunes de son âge ; à mesure qu'ils le quittent pour les tâches de la maturité, il continue avec d'autres jeunes. Dans chaque être il perçoit d'abord ce qui naît, ce qui voudrait jaillir, au point d'être parfois un peu injuste pour les efforts patients et les vertus grisâtres. Trop sensible à la générosité de la vie et des êtres, son mouvement naturel devant chaque homme ne peut être que de sympathie et de confiance. Dans la rencontre d'autrui il pressent toujours un sens pour autrui, mais aussi pour lui-même. « Refuser sa confiance, ce n'est pas

PUISSANCE D'ACCUEIL

seulement refuser un sentiment, c'est refuser une aide efficace. »

Qu'on ne situe pas cet accueil sur un plan seulement intellectuel ou spirituel. Certes, dans beaucoup de cas, la brièveté des rencontres le maintenait dans ce cadre. Il s'agissait d'une vocation incertaine ou ébranlée, d'une œuvre qui ne s'avouait pas encore ; ou bien une attitude morale, sociale ou politique n'attendait pour s'actualiser que cette confiance que Mounier ne refusait jamais. Mais chaque fois qu'il le pouvait, il étendait l'hospitalité du cœur à celle de son intimité et de son foyer. N'avait-il pas fustigé le méfiant pour qui « le visiteur, le passager, le mendiant, le fournisseur, le vendeur, l'étranger est un ennemi ou un imposteur possible », « qui refuse son foyer à qui n'est pas du pays ou du cercle des habitués », « qui aborde toute rencontre humaine comme de biais et bardé de calculs » ? Il se réjouissait toujours quand le travail, les voyages, les difficultés de sa revue lui laissaient le loisir de faire partager sa table à ses amis, surtout quand il les savait dans l'abandon, dans l'ennui ou dans l'exil.

Mais ce « sentiment irréductible, la confiance de l'homme pour l'homme » n'entraînait pas chez Mounier je ne sais quelle prise en charge qui eût enchaîné l'ami ou l'hôte ; il échappait aussi à cet étalement de la vie personnelle ou familiale qui est plus promiscuité qu'intimité. De l'intimité, il s'était fait une très haute idée, avec un sens profond de la distance des êtres dont chacun a son secret et son mystère. Elle est « l'entente secrète entre des personnes qui ont conscience de n'avoir pas à leur disposition la profondeur infinie de vie qui s'enfonce en chacune d'elles », privilège de ceux qui apportent à leurs expériences « la dimension profonde » qui leur donne cette « résonance inimitable ».

Il faut sans doute insister, ici, sur la très grande simplicité de ses contacts. Conscient de toutes les exigences de l'amitié, il ne craignait « ni les audaces de la franchise, ni celles de la simplicité. Intolérant à la vulgarité, il prenait sans humeur les intrusions accidentelles que les bousculades de la vie autorisent à nos barrières les plus solides ». Il savait même se faire exigeant ou sévère pour l'ami, quand il le sentait se durcir ou se fermer. Ce qu'il demandait à l'amitié comme à toutes les démarches humaines, c'était la « souplesse de son geste » : attitude essentielle pour lui. A toutes les pages de son œuvre on peut trouver ce refus de tout ce qui est raide, crispé, durci et en définitive rabougri. Cette contraction qui limite la vie et son jaillement, Mounier l'a sans doute détestée d'abord comme le

PAUL FRAISSE

trait caractéristique de la bourgeoisie, raidie sur ses biens, ses vertus, ses amitiés closes.

La souplesse n'était pas toujours nature chez lui. Elle ne saurait être instinct, d'ailleurs, car l'instinct a sa rigidité. Il faut, écrivait-il, pour acquérir « ce pas élastique, cette vigueur contenue, cette disponibilité vibrante¹ » une ascèse, une « souple politique » dont il a fait une maxime :

« Pousse chacune de tes inclinations sur les voies où elle t'apporte le plus de richesse et d'ouverture ; désarme-la dans ses durcissements et dans ses exclusives ; aime à harmoniser ton caractère par les dispositions contraires, tout en le maintenant fermement dans sa direction maîtresse. »

Ce principe de sa vie personnelle, où il voyait la source de « notre coefficient personnel d'élasticité », éclaire et justifie sa générosité. Il croyait que l'homme pouvait, dans les larges limites de son caractère, renaître en développant des tendances opposées à celles qu'il avait laissé prévaloir jusque-là. Ce « mouvement dialectique du caractère » correspondait à sa vision de l'homme : celui-ci ne se réalise que dans une tension tragique entre des forces qui ne sont pas simplement le bien et le mal, mais qui sont le bien dans la mesure où elles ne s'étouffent pas les unes les autres, et le mal quand l'une se réalise exclusivement aux dépens des autres. Chair et esprit, instinct et intelligence, action et pensée, violence et douceur, vie intérieure et intégration sociale, etc., Mounier nous a dit comment son idéal n'était pas un juste équilibre de ces forces, mais leur réalisation contradictoire dans une « tension prospective ». Aussi sa sympathie pour ses amis s'accroissait-elle dans la mesure où, sans se cacher leurs insuffisances, il savait appréhender en chacun l'homme qui pourrait encore renaître, dans une personnalité plus vivante. Il croyait aux conversions, un peu vite souvent, mais qui sait combien de fois sa confiance en une parole généreuse, avancée peut-être sans grande réflexion, a consolidé une velléité, raffermi une faiblesse.

Il faut aller plus loin, beaucoup plus loin. Son attitude d'accueil et de confiance non seulement s'irradiait sur ses amis mais s'étendait à l'humanité dans son histoire et ses idées. Mounier a fondé *Esprit* parce qu'il croyait que, tout en respectant les lignes de force de l'histoire, il était possible à des hommes résolus d'agir sur d'autres hommes et de peser précisément sur les forces antagonistes pour conserver leur tension féconde.

Comme en psychologie, le mal dans la vie sociale était,

1. *L'Affrontement chrétien*, p. 54.

PUISSANCE D'ACCUEIL

pensait-il, la simplification des attitudes et des problèmes, la tentation de résoudre les difficultés en niant ce qui gêne, en oubliant ce qui complique. Ennemi des vies sclérosées, il était un adversaire de tous les systèmes clos de pensée. Ce qu'il pourchassait dans les durcissements de l'homme, il le réprouvait dans les rationalisations, les moralismes et toutes les scolastiques. En toute position il cherchait ce qu'il y avait d'authentique et il ne reconnaissait l'authenticité que là où le vrai toujours partiel ne tendait pas à s'imposer en niant d'autres aspects de la vérité. Il avait ce souci de ne rien présenter sans insister sur les lumières et sur les ombres, de ne rien attaquer sans reconnaître d'abord la vérité possible, de ne rien défendre sans révéler les faiblesses — et toujours avec une vigueur qui interdit de confondre son attitude avec les confortables et médiocres justes milieux ou avec les velléités alternantes des impuissants. Sa revue y a gagné ce caractère qui lui a suscité tant d'amis dans le monde et tant de quolibets des machiavels petits ou grands.

Il avait choisi le parti de l'intelligence et ce que ce choix signifiait pour lui il l'a laissé entendre dans cette page :

« Qui choisit le parti de l'intelligence ne choisit pas une vie aisée. Devoir de témoigner pour une vérité transcendante sur le chemin de laquelle il devra combattre les limites et les passions de ses propres amis, devoir d'engagement dans une action qui à chaque pas blessera les fidélités les plus chères, il ne peut refuser ni l'un ni l'autre ni les accorder jamais dans une harmonie sans défaut. Il doit perpétuellement courir de l'un à l'autre, accusé par ici de trahir la discipline de combat, par là de blesser la vérité, déchiré dans sa propre conscience et par chacune de ses décisions. Mais inlassablement il doit tenir les deux bouts de la chaîne : d'un côté rappeler sans fléchir les exigences de la vérité, luttant à pleines brasses contre le mensonge et l'exploitation utilitaire des valeurs spirituelles ; sauver, sauver et encore sauver au moment où les combats ne songent qu'à confondre, haïr et détruire ; en même temps choisir et sacrifier. Se dégager et s'engager perpétuellement pour édifier à la fois, l'une par l'autre, l'une malgré l'autre, la liberté et l'efficacité de l'esprit¹. »

Son idéal se tournait vers « les esprits puissamment synthétiques qui ont voulu jusqu'au bout essayer de réconcilier des pensées que leur époque écartelait : Érasme entre l'orthodoxie et la Réforme, Bossuet entre le gallicanisme et l'Église, Pascal

1. *Traité du caractère*, p. 697.

entre le jansénisme et l'humanisme catholique, Mirabeau entre la monarchie et la Révolution, Proudhon entre la France bourgeoise et la France prolétaire ». Lui, Mounier, continuait cette lignée en maintenant « la tension dialectique » entre l'inviolabilité de la personne humaine et les nécessaires disciplines des intégrations sociales. Révolution personaliste *et* communautaire. Comme tous « les conciliateurs de cette taille », il savait bien qu'il ne s'était pas donné « la partie facile ». Son optimisme restait « tragique » comme il l'a lui-même caractérisé.

Cette vision psychologique et sociologique des hommes et la mission que Mounier s'était reconnue parmi les « bâtisseurs de tâches et d'espérances » éclaire en profondeur la manière simple mais originale dont il dirigeait sa revue.

Esprit avait le visage même de ses amitiés. Il n'a jamais choisi ses collaborateurs pour leurs titres, leur passé, leur réputation littéraire ou politique. Il se souciait d'abord de savoir si un homme avait quelque chose à dire. Dans ce cas il ouvrait sa revue au jeune auteur, parfois pour l'article de sa vie, parfois pour un essai et celui-ci allait continuer dans d'autres chemins une œuvre commencée à *Esprit*.

Soucieux d'authenticité, croyant que la vérité était complexe et que chacun avait une partition à jouer, il multiplia autour de lui les groupes rédactionnels, groupes philosophique, littéraire, politique, artistique, etc. Ils naissaient, mouraient, renaissaient, et Mounier ne cessait de leur soumettre problèmes et questions ; le débat engagé, il se taisait, écoutait, prenant souvent des notes. Il savait discerner dans les propos confus le germe de l'idée féconde qu'il exploiterait ou qu'il demanderait à son auteur de développer, magnifiant souvent de sa propre grandeur une modeste intuition.

C'est assez dire qu'il ne se souciait pas de composer une revue bien adaptée à son public par des contacts choisis, des relations nombreuses, des dosages équitables. Vis-à-vis de ses collaborateurs comme de son public, il assumait la fonction d'animateur d'un mouvement de pensée, exigeant beaucoup de chacun, aussi bien sur le plan de l'effort de pensée que de l'effort matériel, pour soutenir une œuvre qui le dépassait lui-même.

Cet intellectuel était un homme d'action et c'est encore son portrait que nous retrouvons quand il parle des tempéraments de chef. Il en a tracé plusieurs portraits et il pensait qu'il fallait distinguer du chef proprement dit, l'administrateur et l'animateur. Il s'est peint en réalité dans les uns et dans les autres. Le vrai chef « est plus éveillé que d'autres, pour être le premier à voir le danger ou la chance ; plus perspicace pour mieux lire

PUISSANCE D'ACCUEIL

les données de l'action ; de jugement plus sûr pour les bien mettre en place ; plus prompt à la décision pour que l'action se déclenche à point voulu ; plus audacieux dans l'acceptation des risques nécessaires pour entraîner chacun à assumer les siens ; plus courageux pour dominer les timidités environnantes ; plus persévérant pour vaincre l'usure du temps ou des obstacles ; plus résistant enfin à la solitude en même temps que plus riche de chaleur humaine ».

Tous ceux qui ont collaboré intimement avec Mounier pourraient mettre sous chacun de ces qualificatifs maints exemples : l'intuition rapide de l'article à faire ou du numéro à préparer, les collaborateurs alertés, harcelés par pneumatique, par téléphone, l'imprimerie mise à contribution et le tour de force réalisé cent fois à l'étonnement cent fois répété de tous. La constance inébranlable devant les difficultés d'argent, de personnel, de censure, l'inertie des plus fidèles ; l'enthousiasme communicatif pour reconstituer sans cesse des groupes, des comités, des congrès, malgré les inévitables échecs, les pauvretés, l'émoussement par habitude. Sa sûreté de jugement pour aventurer les positions d'avant-garde ou pour défendre les fidélités essentielles. Le souci d'être présent partout sans juger aucune tâche inférieure, corrigeant inlassablement les articles de ses collaborateurs, revoyant les épreuves, débordant collaborateurs et personnel par une activité inépuisable.

Mais je n'ai pas voulu ici rassembler souvenirs et anecdotes. Je n'aurais pu transcrire à l'imparfait une expérience encore présente. J'ai simplement essayé de comprendre ce que la disparition de Mounier a manifesté dès ses obsèques où se cotoyaient un secrétaire de cellule du parti communiste et un député R.P.F., un ministre et des étudiants, où ses proches amis portaient en terre quelque chose d'eux-mêmes, puis au cours des semaines et des mois qui suivirent, dans les témoignages innombrables, privés et publics. Ce puissant hommage à la sincérité, à la loyauté, à la pureté de Mounier était l'écho de l'accueil que chacun avait trouvé pour soi ou pour ses idées auprès de lui. Beaucoup ajoutaient, il est vrai, des réserves sur ses options et ses positions parce que, si Mounier savait écouter et tout comprendre, il n'hésitait pas devant les choix qu'il jugeait essentiels. Et je sais bien que les philosophes regretteront qu'il n'ait pas échafaudé une philosophie, les politiques qu'il n'ait pas cherché une plus grande efficacité immédiate. Il décevait dans la mesure où nous n'étions pas capables de nous placer à un point de vue aussi haut que le sien ; toujours quelque réalité mineure nous masquait les perspectives où les plans de

PAUL FRAISSE

valeurs s'ordonnent dans toute leur complexité sous l'éclairage de la foi chrétienne.

Il pressentait, il pressentait de plus en plus dans cette « perspective paradoxale de l'Incarnation » que les « situations partagées » où elle nous engage ne sont pas « définitivement résolubles dans une expérience d'homme¹ ».

Il croyait à une autre expérience. Il se tenait disponible pour un autre accueil.

Paul FRAISSE.

1. *L'Affrontement chrétien*, p. 32.